

Un documentaire sensible sur le sort dramatique de 20 000 travailleurs indochinois, en France, pendant la Seconde Guerre mondiale.

Le destin des CÔNG BINH



En haut : deux travailleurs indochinois dans un camp français, en uniforme (enroulé autour du buste, leur couverture). En bas : l'un des témoins du documentaire.



Công Binh. La longue nuit indochinoise est au programme du ciné-club de L'Histoire au Champo le 29 janvier (cf. p. 37).

A la veille de la Seconde Guerre mondiale, 20 000 ouvriers vietnamiens (et 8 000 tirailleurs) ont été recrutés, dans l'Indochine française pour venir suppléer, dans les usines d'armement, les ouvriers français mobilisés sur le front. Quelques milliers furent rapatriés et 15 000 restèrent bloqués en France, pris à tort pour des soldats, pendant toute la durée de la guerre. Ces ouvriers civils appelés *công binh* furent d'abord parqués de façon sommaire dans des camps aux alentours de Marseille ou dans le centre de la France. Ils furent ensuite envoyés par le gouvernement de Vichy, pour des salaires de misère, dans des poudreries, des salines, furent employés par la MOI (Main-d'œuvre indigène) pour déboiser des forêts, construire des routes, relancer la culture du riz en Camargue. Méprisés en France, considérés comme des traîtres ou des collaborateurs au Vietnam, ils sont restés longtemps des oubliés de l'histoire.

De vieux messieurs de 90 ans dignes, droits, vaillants

En 2009, le journaliste Pierre Daum, dans son livre *Immigrés de force* (Actes Sud), à la suite des travaux universitaires de Liêm Khê Luguern, exhumaient archives et témoignages. Le cinéaste franco-vietnamien Lam Lê poursuit ce travail grâce à un documentaire d'une grande force, *Công Binh. La longue nuit indochinoise*, récemment primé aux festivals de Pessac et d'Amiens.

Lam Lê travaille sur trois registres. Les témoignages tout d'abord : une vingtaine de vieux messieurs de 90 ans, dignes, droits, vaillants, souvent magnifiques de drôlerie, de ruse et de fierté, racontent leurs aventures et mésaventures dans les moindres détails. Le montage, construisant un fil narratif extrêmement serré, mêle tous ces visages et toutes ces voix avec une virtuosité impressionnante, offrant un continuum de vie. On y entend les violences du recrutement et les humiliations de la vie coloniale, la souffrance d'un voyage en fond de cale et les misères des premiers camps en France, le danger des métiers imposés, mais aussi les divisions politiques au sein d'une communauté immigrée traversée par des engagements communistes et trotskistes, la fierté devant l'indépendance du Vietnam prononcée par Ho Chi Minh en 1945. On saisit enfin leur incompréhension lorsque, de retour au Vietnam, ils furent suspectés et écartés.

Un deuxième récit de cette épopée est pris en charge par des marionnettes vietnamiennes traditionnelles, surgies de l'eau comme des diables et personnifiant l'histoire et la vie des Vietnamiens. Ces poupées de bois interprètent au son des tambours la « triste et véridique histoire » des enfants d'une « mère patrie » qui ne sont pas traités sur un pied d'égalité.

Enfin, Lam Lê a tenu à remettre ces témoignages et cette fable dans le contexte de la décolonisation, à travers les textes canoniques de l'affranchissement, ceux de Frantz Fanon ou d'Aimé Césaire, lus par les petits-enfants des *công binh*, regard et lecture qui proposent une part plus engagée.

Le cinéaste ne s'est pas investi dans cette exhumation de la mémoire vietnamienne (et française) par hasard : lui-même a dû quitter son pays d'origine deux décennies après les *công binh* et a vécu la douleur de l'exil. C'est pourquoi l'histoire est ici si sensible et si sensiblement filmée : elle resurgit à vif et remonte à fleur de peau, de toutes les peaux.

Antoine de Baecque
Historien du cinéma

Lam Lê, Công Binh. La longue nuit indochinoise, en salles le 30 janvier.